

À propos de la différence sexuelle (et de quelques autres)
Marcelle Brisson et collaborateurs, *Eros au pluriel*, Montréal,
Hurtubise HMH, « Brèches », 1984, 229 p.

Ginette Michaud

Volume 27, Number 6 (162), December 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31323ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Michaud, G. (1985). Review of [À propos de la différence sexuelle (et de quelques autres) / Marcelle Brisson et collaborateurs, *Eros au pluriel*, Montréal, Hurtubise HMH, « Brèches », 1984, 229 p.] *Liberté*, 27(6), 133–137.

GINETTE MICHAUD

A propos de la différence sexuelle (et de quelques autres)

Marcelle Brisson et collaborateurs, *Eros au pluriel*, Montréal, Hurtubise HMH, «Brèches», 1984, 229 p.

Un maître en matière de littérature érotique (il s'agit de l'incorrigible Philippe Sollers) écrivait il y a quelque temps dans *le Nouvel observateur* que nous cherchons toujours, dès que nous ouvrons un roman — et ce, quel que soit son «genre» particulier —, à satisfaire notre curiosité sexuelle, à en savoir toujours plus et davantage sur les «comment» et les «pourquoi» de la «chose». Si c'est bien cette curiosité polymorphe et insatiable qui nous pousse à nous jeter sur les jaquettes de tous les livres ou presque (surtout lorsqu'ils sont encore scellés par leur emballage de cellophane et que nous ne pouvons les effeuiller comme nous le désirerions), il est plus rare de trouver des ouvrages qui cherchent à rendre compte de l'expérience érotique dans ses rapports avec l'art et la culture sur un plan plus critique. A l'heure où, dans nos sociétés occidentales, la pornographie, les maladies transmises sexuellement, l'abus sexuel des enfants, l'inceste et, de manière générale, un nouveau *Malaise de la civilisation* se font jour, un livre récent, *Eros au pluriel*, propose au lecteur une réflexion théorique sur l'érotique en réunissant autour de cette question commune des philosophes (M. Brisson, C. Gagnon, M. Morosoli), des psychanalystes (L. Iri-garay), des théoriciens de l'art (R. Payant), de la

communication (L. Poissant), de l'esthétique (M. Dufrenne, G. Lascault), de la musique (D. Charles) et de la littérature (S. Lamy). Cette réflexion interdisciplinaire avait pour enjeu principal la question suivante: est-il possible de tenir aujourd'hui un discours sur l'amour, en dehors de l'interdit ou de la censure qui l'ont toujours (en Occident, du moins) circonscrit et limité, mais qui l'ont également articulé? Peut-on envisager, malgré l'extrême solitude dont le discours amoureux est l'objet (*dixit* Barthes), un au-delà du discours courtois ou pornographique sur l'amour?

Ce livre — je devrais plutôt dire ce recueil d'essais puisqu'il ne suffit pas d'apposer à la suite, comme on l'a fait ici, des articles d'auteurs venus d'horizons différents pour que se produisent une véritable liaison et livraison — ce livre, donc, je ne désire pas tant en faire ici une critique détaillée, en passant en revue chacun des articles et leurs manières diverses d'écrire sur la « chose » en question, que souligner, à partir de la récurrence de certains motifs, des lignes de force ou des tendances qui débordent le seul sujet à l'examen, soit le champ de l'érotisme et des pratiques supposément nouvelles qui peuvent y être inventoriées. Autrement dit, ce qui m'a frappée à la lecture de ce livre, ce sont moins ses propositions proprement dites¹ (d'une écriture assez peu érotique elle-même, il faut l'avouer²) qu'une certaine rhétorique qu'il faudra bien qualifier, sauf à s'y méprendre totalement, de séduction.

Il suffit, en effet, de se reporter par exemple aux chutes des articles (les clauses de conclusion ne sont-elles pas toujours des lieux privilégiés où se dévoile le plus clairement la pression exercée sur le lecteur?) pour sentir à quel point sont à l'œuvre dans cet *Eros au pluriel* les (nouveaux) mythes qu'il essaie de décrire et d'analyser. Ainsi, près de la moitié des articles tentent à la fin d'infiniter leur sujet en faisant usage des formules désormais consacrées d'un discours critique qui n'ose plus couper ni conclure et qui souhaiterait, en fin de compte, rester programmatique. Cela donnera, entre autres, que « Herpès

1. Parmi celles-ci, il faut mentionner un texte fort intéressant de Louise Poissant sur la signification de l'herpès comme métaphore érotique et blessure narcissique, ainsi que d'utiles distinctions entre l'érotique et le pornographique: voir notamment le texte de

Payant,
«Rhétorique du
corps».

2. Peu
d'auteur(e)s se
sont
exposé(e)s,
symptôme?, à
témoigner de
manière précise
du mode de
leur relation
(à l'érotique.
Il y a bien
quelques
exceptions: le
texte de
S. Lamy, «Au
jeu du désir et
de la mort»,
qui prend pour
point de départ
cet investis-
sement trans-
férentiel du
lecteur.

annonce Eros *autrement*» (Poissant, 56), que nous restons «dans l'attente de sexualités *autrement* tendres, *autrement* diffuses et mouvantes» (Lamy, 90), que nous recherchons «un érotisme qui fasse droit à Eros, une *nouvelle* façon de vivre Eros» (Brisson, 17), qu'«une civilisation des affinités électives [...] serait à l'horizon de nos discours qui bégaiant encore» (Lascault, 132), etc.

Il ne s'agit pas, bien sûr, de critiquer le geste qui consiste à conclure en ne concluant pas. La bêtise, on le sait depuis Flaubert, consiste précisément à vouloir conclure: or, nos auteurs n'ont pas, de toute évidence, cette volonté anti-moderne. Non, ce qui attire plutôt le commentaire critique dans cette infinitisation du sujet, qui est bien à sa manière un évitement de la question en même temps qu'elle cherche à la suspendre indéfiniment, c'est le recours, trop systématique pour être incident, au Nouveau, à une pensée (de l') autre qui aurait, elle, la possibilité de penser autrement la question de la différence sexuelle et le pouvoir de redéfinir le champ de l'érotique par sa seule mention, un peu comme une formule magique. On dirait qu'il s'agit là d'une figure rhétorique quasi obligée du discours critique actuel et si j'en parle ici avec quelque ironie, c'est pour en avoir senti moi-même la tentation et y avoir succombé plus souvent qu'à mon tour. C'est une chose de vouloir libérer le discours critique de son autorité, comme le souhaite Lascault lorsqu'il écrit qu'il aimerait retrouver, pour parler de l'érotisme, «cette étrange *puissance-timide*, énigmatique, dont parle Marcel Duchamp», fasciné qu'il est «par cette exploration heureuse, liée à la faiblesse et non pas à la volonté de puissance» (p. 133). Le problème, malheureusement, c'est que cette «faiblesse» de puissance se traduit le plus souvent par une mollesse théorique dont les articles de ce livre ne sont pas exempts, à quelques exceptions près (j'y reviens à l'instant).

Car il ne se passe pas beaucoup de temps avant que le lecteur ne sente poindre, derrière cet abandon apparent de la maîtrise théorique, quelque chose qui

3. *Est-ce un effet de cette non-concentration des organes génitaux, de son caractère diffus si Marcelle Brisson confond tout au long de son article «les exploits du phallus» avec ceux du pénis? Est-il besoin de préciser que, depuis les travaux de Lacan tout au moins, les deux termes ne peuvent pas être indifféremment employés comme de simples synonymes?*

4. *Disons, pour faire vite, que les positions idéologiques de certains textes (Brisson, Irigaray) côtoient ici des paroles moins affirmatives, plus questionnantes ou, en*

ressemble fort à une relève, quand ces discours, supposément si différents, convergent une nouvelle fois et s'en remettent en dernière instance à un érotisme au féminin pour véhiculer les seules pratiques érotiques «radicalement nouvelles». Selon cette doctrine (car c'en est une) féministe du corps, «le sexe n'est plus concentré, voire confiné dans les organes génitaux³ et n'est pas non plus une affaire de cœur ou de cerveau; il se trouve *uni au centre* et, de ce centre, il rayonne et se répand à travers tout le corps» (Charles, 209). Pour Mikel Dufrenne, les femmes seraient «plus présentes à elles-mêmes: elles ne se laissent pas résumer dans un sexe arrogant; leur sexe n'est nulle part, mais parce qu'il est partout; leur sensualité généralisée n'est pas prise au piège d'un organe porté comme un drapeau, et les ondes du désir peuvent parcourir et animer toute la surface de leur chair» (Dufrenne, 228). Et je n'insiste pas sur les positions des féministes elles-mêmes dans ce livre, qui abondent toutes dans le même sens⁴, allant jusqu'à souhaiter, comme le fait Marcelle Brisson, «un érotique délivré de l'érotisme» (p. 17), puisque les femmes — il semble que ce soit une évidence toute naturelle — «suggèrent des façons inédites de vivre Eros en élargissant le champ de l'érotique bien au-delà du sexuel» (p. 11). De là à élargir cet «au-delà du sexuel» jusqu'aux limites mêmes du Cosmos, il n'y a qu'un pas, qui sera vite franchi d'ailleurs par plusieurs auteurs (voir, par exemple, ce qui joue dans leur recours stratégique à l'Orient). Et c'est alors, me semble-t-il, que nous nous retrouvons aux prises avec un mythe archaïque, avec le mythe de l'archaïque lui-même, celui du retour à l'originnaire, de la «vie dans la Présence» (Brisson, p. 15), dans lequel la femme «plus pleinement être-dans-le-monde, plus proche de la Nature, [est] mère à l'image de la Terre-Mère», par le seul postulat que «la femme est capable d'un désir plus subtil et plus indifférencié» (Dufrenne, 229). Oserais-je le dire? Je me méfie terriblement de ces mythes d'une bienheureuse fusion de la femme avec le Cosmos, de sa «sensualité généralisée» qui est,

tout cas, plus prudentes (Poissant, Lamy, Morosoli).

5. **Voir le Bal masqué de Giacomo Casanova, Paris, Minuit, «Critique», 1984, p. 60-141: de la stratégie du séducteur, il écrira ceci: «La substitution généralisée n'est qu'un alibi dérisoire pour rétablir le monde dans l'état primitif sans différence dont il n'aurait jamais dû sortir».**

6. **Particulièrement le texte de Luce Irigaray qui nous donne ici un chapitre de son livre sur Merleau-Ponty, déjà publié depuis un bon moment lors de la parution de ce recueil.**

comme Dieu, à la fois partout et nulle part, de sa plénitude auto-érotique indifférenciée (surtout pleine d'elle-même) où il n'y a plus de place ni pour l'autre ni pour la différence, sexuelle ou autre. On est ainsi reconduit vers un paradoxe que commentait récemment François Roustang⁵: à exalter une différence de plus en plus fine sur le plan sexuel, c'est une véritable in-différence qui ressurgit en arrière-fond de cet «au-delà du sexuel», en même temps que le fantasme d'une toute-puissance indiscutable. En replaçant une nouvelle fois la femme du côté de la Nature naturante et de la Présence, ne la rétablit-on pas du même coup «dans l'état primitif sans différence dont elle n'aurait jamais dû sortir»? Qu'aurait-elle besoin, au cœur de sa béate (divine) auto-satisfaction, des déchirements et des différences que lui proposent l'art et la culture?

Je m'en voudrais en dernier lieu de ne pas soulever le travail d'autres différences dans ce livre collectif. Car, au-delà de la différence sexuelle proprement dite, il est intéressant de remarquer le travail plus discret d'autres différences, culturelles et théoriques, dans cet *Eros au pluriel*. Pour dire les choses clairement, je dois avouer que la contribution des «Français» m'est souvent apparue d'une minceur extrême⁶ — et je ne parle pas seulement du nombre de pages —, orientée surtout vers l'approche phénoménologique dans les textes de Irigaray et de Dufrenne (s'agirait-il sur la scène française d'un retour à Merleau-Ponty?), empruntant un peu facilement les voies d'un discours fragmenté (Charles, Lascault). Du côté des «Québécois», l'examen du discours érotique trouve ses perspectives théoriques les plus fécondes lorsqu'il se tourne vers la critique anglo-saxonne (Felman, la théorie du performatif d'Austin et de Searle). On peut se demander comment ces références théoriques peuvent se rejoindre, comment des approches «déconstructives» peuvent cohabiter sans heurts avec une philosophie de la Présence: c'est sans doute qu'il ne s'est pas produit ici une véritable interpénétration des discours critiques.